

L'ÉTAT TRAHIT LA PATRIE ORIGINELLE

Mais puisque les mers ourdissent d'obscurs échanges
Et que la planète est poreuse, il est permis
D'affirmer que tout homme s'est baigné dans le Gange

J.-L. Borgès

«Les états modernes ont trahi les patries», écrivait dans le Figaro du 30 Octobre 1960, Guermantes.

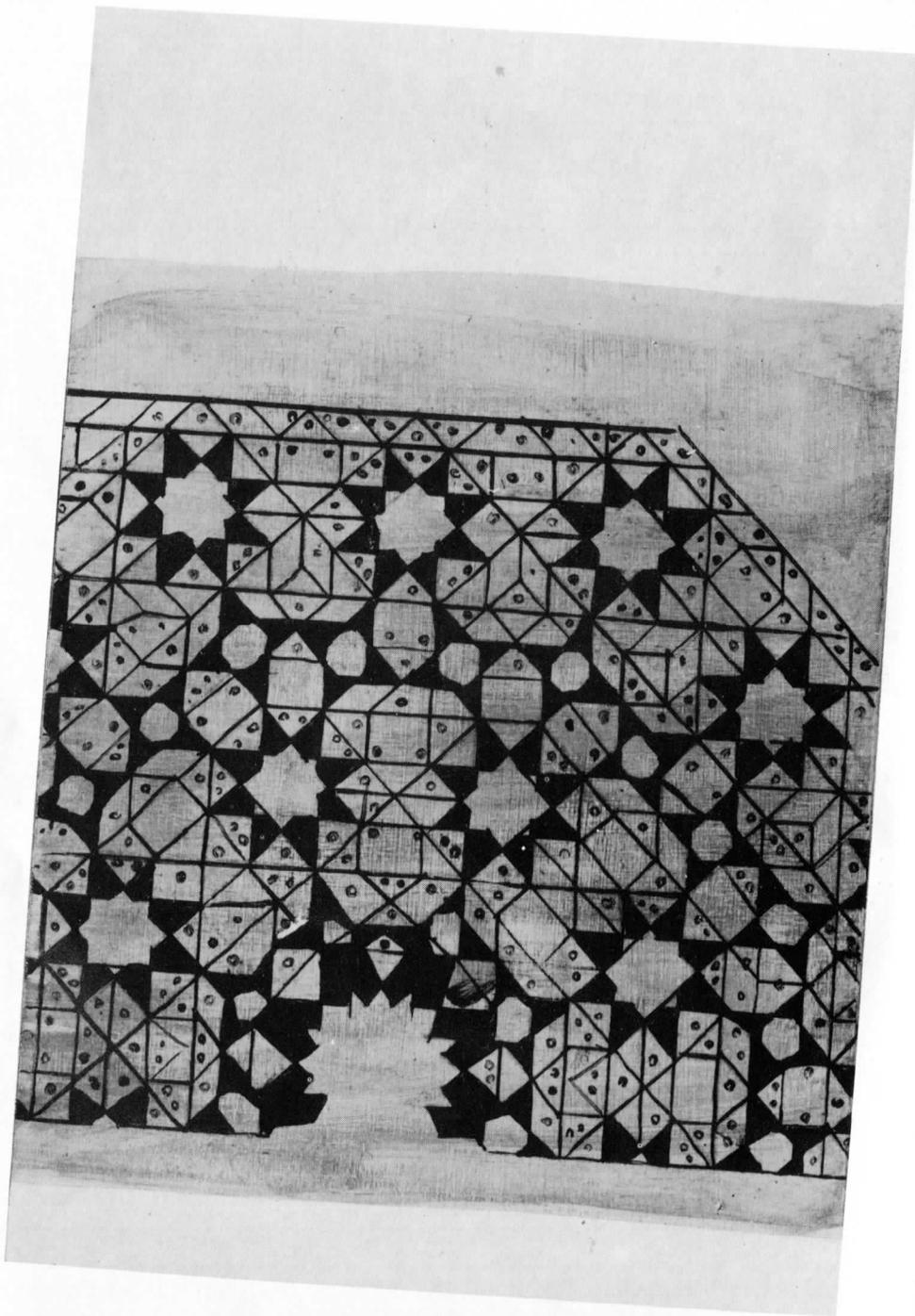
Sans prétendre soumettre ce verdict lourd de réminiscences et de sens à une exegèse qui l'épuiserait, il me paraît, néanmoins, rassembler tout le vécu de ce phénomène, antique dans sa récurrence, mais si actuel par les problèmes qu'il pose et soulève : l'émigration.

L'histoire ne nous donne aucun cas de communautés humaines qui se seraient constituées verticalement, c'est-à-dire qui seraient apparues en un lieu géographique précis comme un tout définitif et immuable. Elle nous offre, par contre, maints exemples de peuples qui, au cours des siècles, changèrent, à plusieurs reprises, de langue, de religion et de système d'écriture...

Ce que nous appelons les nations ne sont, en définitive, que le résultat, de recouplement d'émigrations, de guerres et d'échanges entre des groupes humains originellement disparates, mais qui, à la faveur d'un suppôt étatique, se trouvent coulées dans un «moule», un creuset national. La linguistique, l'anthropologie et l'histoire témoignent de cette origine «synthétique» des peuples. L'histoire humaine est synthèse et non juxtaposition d'univers distincts.

Si la nation est un microcosme de l'humanité, la patrie constitue, elle, le terreau sur lequel s'inscrit et s'enracine toute mémoire. Elle est le jardin secret de la mémoire universelle, sa matrice et son devenir.

Ceci est encore plus probant dans le cas de la culture méditerranéenne. Ce lac que les Arabes appellent «la mer blanche médiane» et qui faisait dire à Bremont : «La Méditerranée est une nation», a lié, dès les origines, les peuplades qui y avaient pignon dans un même destin, un même mouvement en deux temps, si l'on peut dire et à deux faces qui constituent ses deux mamelles : les deux cultures Araméo-Arabes et Gréco-Latines. Si, malheureusement, aujourd'hui la rive Sud (Arabe) est «rangée», malgré elle, dans le Bloc dit d'Est du monde et que sa sœur (gréco-latine) est cataloguée dans le Bloc Ouest d'une terre bipolaire et ambivalent, cela devra-t-il nous rendre amnésiques et



irresponsables au point de sacrifier notre communauté d'origine, notre vocation irrévocable de voisinage et donc notre destin sur l'autel de discordes conjonctuelles et dans lesquelles nous ne sommes pour rien ?

Comment ne pas se rappeler, par exemple, que le mot «Europe» vient du nom d'une déesse Syro-Palestinienne ; que le Croissant Fertile abritait déjà au 12^e siècle av. J. C. une population mixte Créto-Helléno-Sémitique. Que ces Grecs, appelés Philistins ont donné leur nom à la Palestine. Sait-on que la religion phénicienne était fort répandue, bien avant le Christianisme, dans les suds de la France, de l'Italie et en Espagne ?

Si le slogan «occident chrétien» est opposé, pompeusement, à l'«Orient Musulman» et dispense d'une réflexion historique dans les deux camps, finissons-nous par oublier que les racines, humaines et culturelles du Christianisme survivent aujourd'hui dans la vie des Arabes Chrétiens qui vivent à Bethléem, à Damas, à Beyrouth, à Nazareth, au Caire ou en exil ?

Des inscriptions mises à jour par des archéologues à Bordeaux, Lyon, Vienne, Arles, Genève, Besançon, Trèves, Cologne et Narbonne nous informent qu'au début de notre ère de prospères colonies Syro-Palestiniennes étaient déjà établies en France. C'est au sein de l'une d'elles, celle de Lyon qu'est né l'Empereur Romain Caracalla (188-217). Plus tard un autre empereur Romain (l'Empire Romain englobait tout le pourtour méditerranéen), d'origine Arabe, Philippe ... l'Arabe (204-249) sera le premier monarque à autoriser une manifestation publique Chrétienne à Rome, à l'occasion des festivités du millénaire de la ville, mettant ainsi fin à deux siècles de persécutions de l'Eglise. Selon Grégoire de Tours, l'Eglise de Paris a été dirigée par des clergés Syriens jusqu'en l'an 1000. En sens inverse des milliers d'Européens, fraîchement Christianisés se rendaient, déjà, en pèlerinage en Orient. La contribution du Maghreb à la civilisation Romaino-Chrétienne a été décisive : le berbère St-Augustin (354-430) («St-Augustin, ce bougnoule» disait ironiquement F. Mauriac) est à l'origine de la doctrine Catholique qu'il a latinisée après son compatriote Tertullien (155-220) premier traducteur de la Bible en Latin. Le premier roman picaresque «l'âne d'or» a été écrit, en Latin, par l'Algérien Apulée (2^e siècle).

Cette symbiose Orient-Occident n'a pu se produire qu'à l'intérieur d'une vision totale et syncrétique de la nature. Il y avait l'empire, certes, mais il n'était pas cette machine intégratrice et uniformisante que sont devenus, après la Renaissance, les états-nations. Il était plutôt comme le fil d'un chapelet, traversant et reliant ses différents éléments : les patries.

J'entends par patrie, le terroir où nous vîmes le jour, et où nos cinq sens eurent l'originelle et l'ineffaçable vision du monde. Sophocle limitait l'étendue de cette terre quiète et charnelle, à la portée de voix de rossignol. Une patrie à notre mesure, intime. «Nous ne connaissons pas, écrit Pierre Rossi, une seule civilisation qui soit exclusivement d'ordre spéculatif ou intellectuel. Elles sont toutes d'ordre physique et naissent de la collaboration d'un homme et d'une terre, d'un visage et d'un paysage, par une sorte d'étroite tendresse, qui finit par les unir et les définir l'un l'autre.» La patrie est originelle, universelle et n'a point

besoin de drapeau pour exister ; elle est consubstantielle à l'homme.

C'est pour cela, qu'à travers les temps anciens, lorsque des groupes humains émigraient, ils ne quittaient une patrie que pour en adopter une autre, naturellement, cela n'impliquait ni «naturalisation» ni dénaturation. La terre est UNE et la terre de la terre c'est toujours la terre.

Cette transmigration, élevée au niveau du symbole et de l'archétype a été le moteur de notre civilisation Méditerranéenne et demeure l'axe essentiel de la culture Arabe.

Lorsque Abraham est pressenti par Dieu pour être son messenger, la condition de son élection fut la rupture avec sa terre et les siens. Mais cet exil n'est que le préliminaire de l'ascension vers une patrie cosmique : la terre promise (la traduction exacte serait : la terre du rendez-vous, de la rencontre). Quitter sa patrie aboutit, en somme à l'absolutiser au terme d'une lente élévation du microcosme vers le macrocosme.

Bien avant la période supposée être celle d'Abraham, apparaît déjà dans les religions Babylonnienne, Egyptienne et Cananéenne la fonction structurante de ces ruptures et de ces exils.

Le Christ également, ne quitte le petit bourg de Beethléem que pour escalader le chemin du Golgotha qui le mènera vers une Jérusalem céleste. La terre promise à Moïse n'est que l'étape première d'un royaume céleste, rassemblant une humanité toute élue.

Dans l'Islam, le même thème intervient comme moteur et pivot d'une histoire. Mahomet, persécuté par la bourgeoisie de sa patrie (la Mecque), émigre à Médine en 622. Cette date marque la césure absolue entre un avant et un après. C'est l'an zéro. La date de l'Hégire (l'émigration) de Mahomet inaugure le temps Islamique qui perpétue et rappelle ainsi, à chaque seconde, la rupture et l'exil, comme vecteurs d'une élection au sein de la «Maison de l'Islam» et sous la clémence du «Dien de la terre, des cieus et des deux mondes.»

On sait que Mahomet a revendiqué, avec ferveur, sa filiation Abrahamique à travers Ismaël, le fils aîné du patriarche et l'héritier de ce fait légitime des promesses reçues par le père. Ismaël est le premier homme (selon la Bible) à avoir été circoncis. Plus tard, Abraham aura de sa femme légitime, Sarah, un deuxième fils : Isaac. Sarah obligera son mari à répudier Ismaël et sa mère Hagar. L'exclusion d'Ismaël du foyer paternel et de la promesse portent les germes de l'élection de sa descendance, car Yahvé a dit à Abraham «je ferai de lui une grande nation». Tous les ans, les pèlerins Musulmans revivent l'errance d'Hagar et l'exorcisent en transmutant symboliquement Hagar en HAG (pèlerinage à la Mecque). Exclusion et élection coïncident intimement.

Il n'est jusqu'à la poésie arabe moderne qui ne porte les stigmates et les rêves de l'émigration. En effet, de 1890 à 1940, l'essentiel de la poésie Arabe moderne a été cultivée et moissonnée dans les Amériques (USA, Brésil, Argentine...) au sein des immigrants Syro-Libanais. C'est dans cet écrit que la poésie arabe découvre, pour la première fois, les thèmes de la nostalgie, de la

terre perdue et de la nature. Cette période est connue sous le nom de...Mahjar (émigration = de la même racine qu'Hégire).

Mais pourquoi alors, pourrait-on se demander, les émigrations actuelles aboutissent-elles à des exils, des déracinements dramatiques ?

Je ne veux ni ne peux me livrer à une analyse socio-politique, ce n'est pas ma spécialité, mais je lui préfère une explication plus élémentaire, émotionnelle et qui ne prétend pas se substituer à la première.

Je crois que l'état moderne est un cadre, une structure reposant sur des codes, des règles, des institutions qui ont supplanté les traits de la patrie originelle, dans les cœurs humains. On n'a plus ses racines dans les tons innombrables et kaleidoscopiques d'un paysage, mais dans les «couleurs» contrastées d'un drapeau.

Certes, le monde est régit par une structure, les états assurent un minimum de cohérence et protègent l'individu contre l'arbitraire, du moins dans les pays démocratiques. Mais à côté de ces aspects positifs, ils n'en ont pas moins déraciné les êtres et marqué leur éventuelle émigration du sceau de la déchirure.

Lorsque Borgès écrit dans «Fictions» : «Je pensais qu'un homme peut être l'ennemi d'autres hommes, d'autres moments d'autres hommes, mais non d'un pays ; non des lucioles, des mots, des jardins, des cours d'eau, des couchants». Il nous rappelle comment dans les temps anciens («primitifs»), dans un monde totalisant, les patries se valaient; elles étaient interchangeables.

Mais comment de nos jours, un émigré peut-il ressentir une tendresse immédiate pour la contrée étrangère où il s'installe (condition des plus importantes à mon sens, pour une réelle intégration) s'il l'identifie, non pas comme une portion de la nature universelle, mais à un drapeau, à une douane, à une police etc... Qui plus est, lorsque cet état d'accueil a eu des démêlées, au cours de l'histoire, avec l'état d'origine de notre émigré. On le voit, cet amour charnel pour un pays est presque impossible, de la part d'un individu moyen. Ainsi l'état moderne trahit la patrie originelle, il mutile la capacité de l'individu à en prendre une autre.

Paradoxalement, vus sous cet angle les émigrés et les nationaux nous paraissent situés sur le même niveau. La solution à ce fétichisme des symboles étatiques qui nous coupent des symboles naturels, serait que nos états mettent un peu plus de cœur dans leur raison, et qu'ils permettent aux hommes de tous les horizons de faire de notre vaste monde, qui n'est qu'un tout petit point dans le cosmos, une planète d'unité et de diversité, d'enracinement et d'échange dans la sphère insondable des symboles de la création.

La France par sa tradition de pays d'accueil, par l'ancienneté de ses relations avec divers pays de tous les continents et par l'existence sur son sol de nombreuses et laborieuses communautés étrangères, me paraît être un des lieux les plus propices pour une si exaltante émigration.

Slimane ZEGHIDOUR

9 décembre 1982



terre perdue et de la nature. Cette période est connue sous le nom de...Mahjar (émigration = de la même racine qu'Hégire).

Mais pourquoi alors, pourrait-on se demander, les émigrations actuelles aboutissent-elles à des exils, des déracinements dramatiques ?

Je ne veux ni ne peux me livrer à une analyse socio-politique, ce n'est pas ma spécialité, mais je lui préfère une explication plus élémentaire, émotionnelle et qui ne prétend pas se substituer à la première.

Je crois que l'état moderne est un cadre, une structure reposant sur des codes, des règles, des institutions qui ont supplanté les traits de la patrie originelle, dans les cœurs humains. On n'a plus ses racines dans les tons innombrables et kaleidoscopiques d'un paysage, mais dans les «couleurs» contrastées d'un drapeau.

Certes, le monde est régi par une structure, les états assurent un minimum de cohérence et protègent l'individu contre l'arbitraire, du moins dans les pays démocratiques. Mais à côté de ces aspects positifs, ils n'en ont pas moins déraciné les êtres et marqué leur éventuelle émigration du sceau de la déchirure.

Lorsque Borgès écrit dans «Fictions» : «Je pensais qu'un homme peut être l'ennemi d'autres hommes, d'autres moments d'autres hommes, mais non d'un pays ; non des lucioles, des mots, des jardins, des cours d'eau, des couchants». Il nous rappelle comment dans les temps anciens («primitifs»), dans un monde totalisant, les patries se valaient ; elles étaient interchangeables. Mais comment de nos jours, un émigré peut-il ressentir une tendresse immédiate pour la contrée étrangère où il s'installe (condition des plus importantes à mon avis, pour une réelle intégration) s'il l'identifie, non pas comme une portion de la nature universelle, mais à un drapeau, à une douane, à une police etc... Qui plus est, lorsque cet état d'accueil a eu des démêlées, au cours de l'histoire, avec l'état d'origine de notre émigré. On le voit, cet amour charnel pour un pays est presque impossible, de la part d'un individu moyen. Ainsi l'état moderne trahit la patrie originelle, il mutile la capacité de l'individu à en prendre une autre.

Paradoxalement, vus sous cet angle les émigrés et les nationaux nous paraissent situés sur le même niveau. La solution à ce fétichisme des symboles étatiques qui nous coupent des symboles naturels, serait que nos états mettent un peu plus de cœur dans leur raison, et qu'ils permettent aux hommes de tous les horizons de faire de notre vaste monde, qui n'est qu'un tout petit point dans le cosmos, une planète d'unité et de diversité, d'enracinement et d'échange dans la sphère insondable des symboles de la création.

La France par sa tradition de pays d'accueil, par l'ancienneté de ses relations avec divers pays de tous les continents et par l'existence sur son sol de nombreuses et laborieuses communautés étrangères, me paraît être un des lieux les plus propices pour une si exaltante émigration.

Slimane ZEGHIDOUR
9 décembre 1982

